

Depuis toujours je travaillais à la scierie du Pontet, à un kilomètre au sud de Brénod, avec mon frère aîné exploitant forestier. (Nous avons appris depuis peu, par une famille de Déporté de Lyon, qu'il avait travaillé comme ouvrier civile à l'armée, à Lyon, jusqu'en 1936).

Le samedi 5 (février 1944) dans la matinée nous avons entendu des coups de feu venant du nord du village et il nous était impossible de situer ni de voir, le hangar étant orienté sud sud-est(?). L'après midi passé chez moi, une petite maison située à l'entrée sud du village, avec mon épouse et mes deux enfants: Élie et Anne Marie (Élie avait 20 mois et Anne Marie 6 mois et demi, Albert avait 33 ans et Marthe 24). Rentrant d'une course au village vers 17 heures je fus doublé à 100 mètres de chez moi par deux camions allemands pleins de militaires. Je pensais qu'ils rentraient à leur base libérant ainsi le plateau.

Dimanche 6 février. Il fait froid, le vent du nord souffle toujours nous amenant des giboulées de neige poudreuse alternant avec quelques courtes éclaircies. De la maison je vois un soldat allemand en faction sur les rochers face à la route de Champdor, un autre un peu plus à l'est. Le village est investi, des soldats sur toutes les hauteurs, une mitrailleuse en position au carrefour des routes de Champdor et de Corcelles. Quelques coups de feu claquent tout près et je vois passer mes deux frères et ma belle-sœur accompagnés de soldats armes aux poings. D'autres soldats entrent chez nos voisins et emmènent le mari, ils viennent devant la maison et ordonnent aux hommes de sortir et me laisse le temps de mettre de bonnes chaussures, s'assurant que je suis le seul homme: « Papir-contrôle place ». Je retrouve sur la place du village les hommes du quartier et bientôt tous ceux du village, toutes les issues sont gardées et la fromagerie sert de PC aux occupants. Vers quatorze heures nous sommes transférés à la salle des fêtes de la commune située dans le même bâtiment que la gendarmerie et au premier étage donc facile à garder. Vers 16 h. un officier arrive bien gardé. Nous sommes tous refoulés dans le fond de la salle et le tri commence: présentation des cartes d'identité examinées par l'officier qui dirige les uns à droite, les autres à gauche. Je me trouve dans le petit groupe et je n'ai plus de carte d'identité. Le tri terminé l'officier nous fait part de ses décisions, vous avez voulu la guerre vous avez la guerre, votre village brûle nous prenons en otage ce groupe de vos concitoyens, il y a beaucoup de travail en Allemagne. Aussitôt notre groupe est encadré et nous quittons la salle, dehors des soldats font la haie, nous arrivons sur la place, ordre de monter dans un camion avec des banquettes en travers, 22 places plus les sentinelles. Le compte était prévu, le camion est complet. Précédés et suivis de motards et d'automitrailleuses le convoi prend la route de Nantua par la forêt de Meyriat. Pas de bâches sur les cotés du camion mais des chaînes tendues nous permettent de voir qu'en effet plusieurs maisons brûlent dans le village. Le convoi roule plutôt lentement, prend la direction de Cerdon, sur la route des sentinelles à intervalles réguliers, nous arrivons à Poncin devant l'hôtel Sibuet. Tout le monde descend, on nous parque dans une vieille pièce où heureusement il y a un poêle, où sans doute des soldats venaient se réchauffer. Assez vite on vient chercher les hommes deux par deux, mon tour arrive avec Henri Richerot, nous voici dans une grande pièce, deux militaires assis à une table, une bouteille de liqueur et des cartes d'identités étalées. Richerot passe le premier à l'interrogatoire et rejoint au fond de la pièce d'autres camarades. A mon tour je dois désigner sans hésitation ma carte d'identité dans le paquet étalé sur la table. Je me souviens fort bien de la couleur, questions banales d'identité et allusion au maquis que je déclare ne pas connaître. De là nous rejoignons les camarades dans une annexe de l'hôtel, deux pièces superposées où nous passons la nuit et où nous avons trouvé quelques

hommes de la région Cerdon Poncin.

Lundi 7 (février 1944) dans la matinée départ en camion bâché pour Ambérieu. Le maire de Poncin obtient la permission de nous distribuer un morceau de pain au moment où nous montons dans le camion, nous n'avons pas mangé depuis 24 heures. Ambérieu-Gare, on nous dirige vers une salle d'attente, pas pour longtemps, tout le monde dehors, un car est là, on nous attache deux par deux, main droite main droite, avec une corde courte. Nous sommes toujours très encadrés et l'avertissement menaçant « celui qui se déliera sera fusillé ». Direction Lyon où nous arrivons à la tombée de la nuit avenue Berthelot à l'école de santé militaire où est installée la gestapo. Défilé rapide dans les couloirs, dans un bureau je dois signer des papiers sur lesquels je ne sais lire que mon nom. Descente ultra rapide, par un escalier tournant, dans les sous sols. Chacun est placé face au mur à il me semble un mètre d'intervalle, défense de parler. Le temps paraît terriblement long. Il fait nuit noire lorsque nous remontons dans le car, heureux de sortir de ces caves où des traces suspectes ne sont guère rassurantes sur ce qui peut nous arriver. Arrêt devant de grands murs, des camarades murmurent « Montluc ». On nous distribue par petits groupes selon les places et je me trouve dans une cave au dessous de la porte d'entrée. Je trouve là Lucien Curbillon cousin de ma femme. Arrivé le lundi soir 7 février à Montluc je pense être parti pour Compiègne à la fin de la semaine (*départ le samedi 12 février*). Transport par train dans un wagon voyageurs aux fenêtres grillagées et gardés par de jeunes sentinelles en armes.

Compiègne (*Fronstalag 122*) bâtiment A chambre 13 matricule 27146; Dans la chambrée nous sommes nombreux du Bugey( Valromey, plateau Hauteville Brénod, combe du val, région de Saint Rambert et de Génissiat, Ambérieu). Nous ne sommes pas maltraités, le ravitaillement est maigre. Le 20 mars préparation pour le départ, appel rassemblement et contrôle des bagages dans la cour, changement de baraque pour nous isoler de ceux qui ne sont pas du voyage. Le 22 mars départ à pied pour la gare de Compiègne très solidement encadrés. Sur le quai un train de wagons à bestiaux, des militaires de partout, beaucoup de chiens. Par groupe de 100 on nous entasse dans un wagon. On a compris que nous partions pour l'Autriche et nous espérons que ce sera mieux que l'Allemagne. Les wagons sont bloqués de l'extérieur, les lucarnes bloquées et garnies de barbelés. Sitôt partis , nous cherchons à nous organiser dans le wagon, comment réussir à s'asseoir tous, faudra-t-il établir un roulement pour pouvoir se reposer? Mais aussi peut-on s'évader ? Deux camarades ont réussi à garder sur eux un morceau de scie à métaux un autre a un couteau scie. Les crochets de la porte sont trop durs pour les scies donc on découpe un passage au- dessus de chaque tampon. Un cheminot pense pouvoir profiter d'une pente pour couper le système des freins et décrocher le wagon. Nous sommes juste en avant du wagon blindé qui surveille le train avec ses phares et ses mitrailleuses. Après un dur travail un trou est réalisé à chaque bout du wagon et le premier volontaire pour sauter s'installe sur le tampon. Hélas à ce moment- là, les armes automatiques crépitent le train stoppe. Les Allemands ont vu dans un virage sauter des prisonniers depuis d'autres wagons. Aussitôt les soldats sont là et lâchent des rafales de mitraillettes par les orifices si péniblement pratiqués. Où sommes nous? Je ne saurai le dire mais sans doute encore en territoire français. Combien de temps d'arrêt? Je ne sais pas, un évadé qui n'a pas eu le temps de s'éloigner du train est réintégré dans son wagon. J'apprendrai au camp qu'une demi -douzaine d'hommes avaient sautés. Nous avons reçu l'ordre de nous dévêtir complètement mais nous pouvons garder un caleçon parce qu'il ne manque personne dans le wagon. Nous

quittons notre wagon percé pour un wagon métallique qui est un vrai courant d'air. Le train roule, s'arrête, repart. Dans le milieu du jour suivant, arrêt dans une grande gare caché par une rangée de wagons de chaque côté. Notre tour arrive de sauter sur le quai en file indienne, nous passons devant un abri où des femmes nous donnent au passage un verre de boisson chaude et nous réintégrons notre wagon. Nous avons froid, la vapeur dégagée par ce bétail humain se condense en glaçons sur les parois métalliques. Puis une seconde nuit. Nous passons notre temps à nous frictionner mutuellement, Je fais équipe avec Henri Richerot, sans relâche jour et nuit. Beaucoup de bruit, puis le silence, nous n'entendons que des pas des bottes sur le quai. Plusieurs camarades (sont) malades, quelques - uns sont fous. Le convoi avance doucement pour nous amener à quai, la première partie du train a déjà été vidée sans que nous le sachions. La porte du wagon s'ouvre dans un hurlement de chiens et les cris de leurs maîtres. Nos vêtements sont entassés devant la porte du wagon, il faut récupérer quelque chose, pantalon, veste, souliers ou manteaux. Pas le temps de choisir, les coups pleuvent. Une colonne se forme sur la droite du chemin qui mène à la ville contre le mur de soutènement. Nous sommes à Mauthausen (*le 25 mars 1944*). Il fait très froid, certains marchent pieds nus, le camp est à trois kilomètres. Nous traversons la ville endormie et déserte. Un petit chemin entre deux coteaux, soudain un replat et au -dessus une forteresse impressionnante dans le petit matin. Nous contourons la partie basse flanquée de baraquements, ce sont les logements des SS seigneurs de ces lieux. La route, large, monte vers une entrée monumentale dont les lourdes portes se referment sur nous face à une immense place. Nous tournons tout de suite à droite pour rejoindre une cour intérieure où nous retrouvons nos camarades de la première partie du train, en tout peut être 1800 personnes (*effectif du convoi:1218 hommes*). J'ai du mal à reconnaître mes compatriotes de Brénod et des environs tellement ils ont été éprouvés par ce transport infernal. Nous en sommes tous au même point.

Des hommes en casquette noire emmènent par petits groupes les nouveaux arrivants au sous -sol. Cérémonial d'entrée, un médecin examine chacun au passage et souligne d'un trait de crayon bleu le travail des friseurs(coiffeurs). Tonte totale et intégrale puis la douche qui serait la bienvenue s'il n'y avait pas après un coup froid un temps trop chaud. Tout se passe dans la même pièce et dans un coin, au fond, un carré est réservé à ceux que l'on présume malade. Retour à la surface, nus, nous avons laissé en bas vêtements, bague, alliance et tous objets personnels. J'ai déposé mon alliance dans un petit sac en papier kraft, elle me reviendra six mois après mon retour en France. Par dix un kapo nous emmène dans un block de quarantaine, (le block) 15, nous touchons un caleçon, une chemise et une soupe de rutabaga que nous devons manger sans cuillère.....

Le récit se termine ici.(les éléments entre parenthèse ont été rajoutés)

Louis Albert RAVOT

Déporté politique (carte 1169-0137)

Brénod 28 janvier 1985